

## **Daniel Lindenberg, Introduction de « l'internationale communiste et l'école de classe », Maspero 1972.**

Marx et Engels ne nous ont laissé, sur l'analyse des appareils superstructurels (école, famille, religion, presse, littérature, etc., la liste n'est pas limitative), aucune théorisation d'ensemble, mais seulement un ensemble d'indications, d'allusions, d'hypothèses plus ou moins développées à propos d'autres problèmes connexes touchant les domaines politiques ou économiques dont ils traitaient à tond par ailleurs. En ce qui concerne plus particulièrement l'école, on peut trouver chez eux des éléments d'analyse scientifique (et de critique politique féroce) de l'école capitaliste dans la phase de l'accumulation primitive et du capitalisme concurrentiel « pur », quand la classe ouvrière encore inorganisée et réduite, littéralement, à un état d'esclavage, se voit soit refuser toute scolarisation (à cause de l'exploitation intensive du travail des enfants), soit reléguée dans des écoles-garderies qui ne sont en fait que des bagnes d'enfants des workhouses pour empêcher la jeunesse errante des artisans et paysans expropriés de vagabonder, et tenir ainsi en réserve de la force de travail qu'il ne s'agit nullement alors de qualifier (les « maîtres » sont couramment analphabètes !). Marx en tire immédiatement la conséquence très logique qu'il faut arracher à la bourgeoisie le droit à l'instruction obligatoire, pour mettre fin au martyre de l'enfance ouvrière, et parer ainsi au plus pressé. Quant à la question du contenu de l'enseignement, Marx ne demande rien aux patrons ni à leur État, dont il n'attend absolument rien dans ce domaine, mais il propose la reconnaissance par eux des institutions autonomes que la classe ouvrière, seule ou avec la collaboration d'intellectuels bourgeois progressistes (Robert Owen en Angleterre) tendait à se donner depuis les années 1840, sous le nom d « enseignement professionnel ». Marx, qui était par exemple très impressionné par les initiatives de l'ouvrier français Corbon, de Considérant, d'Owen, et même de son vieil adversaire Proudhon, se déclare en plein accord avec les données immédiates de l'idéologie, prolétarienne en matière d'enseignement : pas de reproduction de la division travail manuel / travail intellectuel, pas de reproduction de division ville/campagne, pas d'enseignement autoritaire, formaliste et livresque, pas d'ingérence de l'État capitaliste.

Nous ne nous étendrons pas davantage ici sur le détail des analyses ponctuelles et du programme de Marx (et d'Engels qui, dès 1839, dénonçait dans une lettre de Wuppertal « l'école-caserne » prussienne, et qui, dans l'Anti-Dühring, donnera la première dénonciation au vitriol du « crétinisme universitaire » chez un prétendu socialiste) : on en pourra trouver une excellente vue d'ensemble tant chez C. Cogniot, que chez M. Dommaget<sup>1</sup>. Mais ce que nous venons de rappeler des axes de la lutte scolaire minimale chez Marx, il faut le garder présent à l'esprit pour mesurer les progrès de l'aviissement opportuniste de sa pensée critique par ses épigones du mouvement ouvrier européen entre 1890 et 1914, c'est-à-dire durant la période de la deuxième Internationale – ainsi nommée à la mite de l'effondrement de l'Association internationale des travailleurs (1864-1873), dissoute après des années de conflits internes entre marxistes et libertaires partisans de Bakounine.

Les partis ouvriers de la deuxième Internationale, constitués sur une base politique et nationale et se réclamant officiellement du marxisme (aucune de ces trois caractéristiques n'était la règle pour la vieille A.I.T. qui comprenait des groupements régionaux, des syndicats et des anarchistes de toute sorte et même des positivistes) ont surtout retenu de l'enseignement de Marx et d'Engels l'idée d'un déterminisme économique rigoureux. L'ignorance des œuvres politiques de Marx et d'Engels, l'aspect très fragmentaire, que nous venons d'évoquer, de leur legs en matière de théorie des idéologies, conduisent la plupart des militants, des cadres moyens, ou même des « tribuns » dirigeants mais non théoriciens, à ne connaître du socialisme scientifique qu'ils professent qu'une version très « économiste » vulgaire, propagée par les innombrables résumés du Capital (réduit lui-même à son premier livre; le troisième ne sera publié qu'en 1895, douze ans après la mort de Marx).

---

<sup>1</sup> Cf. Bibliographie.

Or, en face d'un phénomène comme la scolarisation de masse, qui se développe impétueusement entre 1871 et 1914, les partis marxistes sont désarmés. Ils sont ballottés sur le plan théorique entre la tentation du refus systématique, attitude commode mais peu payante, et le recours aux vieilles rhétoriques pré-marxistes (blanquistes en France, lassalliennes en Allemagne) assurées d'un large écho, mais sentant tout de même le fagot. Il faudra attendre les Bernstein et les Jaurès pour que l'illusion pédagogique submerge le mouvement ouvrier dans sa majorité, reléguant au rang des vieilleries dogmatiques les quelques éléments de critique marxiste authentique de l'école que contenaient les œuvres du Suisse R. Seidel<sup>2</sup>, celles de Bebel<sup>3</sup> et de W. Liebknecht<sup>4</sup>.

La seule manière de ne pas voir dans la pratique et les discours socialistes à propos de récolte impérialiste naissante une rhapsodie confuse où, à la limite, tous les sujets sont abordés par la bande (la religion, la femme, le militarisme, le chômage, l'hygiène, les intellectuels, et nous en passons...), c'est de partir de ce que les théoriciens de la IIIe Internationale ont considéré comme la manifestation la plus éclatante de l'opportunisme des partis sociaux-démocrates : le culte de l'Etat national. Cette « statolâtrie » de principe ayant toujours eu comme corollaire, de fait ou explicitement, une stratégie de conquête des « pouvoirs publics » à partir des échelons inférieurs de l'appareil d'Etat (municipalités) et d'organisation de réseaux parallèles de production et de distribution (coopératives), on pourra parfaitement comprendre le discours social-démocrate classique sur les appareils scolaires (ou les silences, souvent encore plus éloquentes) comme ressortissant à une idéologie pratique (au sens de L. Althusser : montage de représentations avec des pratiques institutionnelles) : le « populisme culturel ». Ce nationalisme-là, hérité tout droit de F. Lassalle, rami de Bismarck, se développe également en France par certains aspects négatifs de idéologie blanquiste (la croyance dans l'efficacité *sui generis* des « lumières » et surtout par l'infiltration du positivisme caution et durkheimien dans le mouvement ouvrier, qui se transforme en prise de pouvoir ouverte des éléments bourgeois anti-marxistes après l'unification de 1904, quand Jaurès devient le leader incontesté du parti. Les différences de situation concrète expliquent les tactiques diversifiées du populisme culturel dans les grands pays impérialistes; mais ces différences ne sont pas des divergences réelles, elles impliquent bien la même stratégie de base. En France, où existe l'école laïque la plus radicalement bourgeoise du continent, pratiquement sans compromis avec l'ancien cléricalisme féodal, elle peut être considérée comme un service public, déjà mûr pour le socialisme. C'est le sens de toutes les interventions de Jaurès et de ses partisans, qui y voient un axe essentiel de leur stratégie gradualiste de conquête du pouvoir, le modèle par exemple de ce que pourrait être la démocratisation d'un secteur encore plus névralgique de l'appareil d'Etat, l'armée<sup>5</sup>. Le devoir des socialistes est donc de défendre et d'élargir cette conquête, comme le conseillait déjà le vieil Engels à Paul Lafargue.

En Allemagne, il s'agit prioritairement, Heinrich Schulz le répète inlassablement, à partir de 1893, dans les colonnes de la *Neue Zeit*, d'arracher la *Volksschule* (école primaire) des griffes des cléricaux, sans pour autant tomber sous le contrôle des junkers, même sous la tonne déguisée de la municipalisation. Une sévère polémique opposera souvent Schulz et les autres marxistes aux révisionnistes qui, comme Hugo, prônent, à l'exemple des Etats-Unis, la prise en charge des écoles élémentaires par les autorités communales urbaines. Hugo raisonne même de façon à prouver que la nationalisation de l'enseignement conduirait à pénaliser les prolétaires, puisque récolte d'une région donnée se trouverait ainsi soumise aux besoins et au contrôle des paysans, qui se trouveraient en majorité. Admirable raisonnement lassalien !

De même en Belgique, en Hollande, en Italie, en Autriche, la lutte contre le cléricalisme et pour la laïcisation tient à peu près lieu de politique scolaire, avec la conséquence

---

<sup>2</sup> Enseignement et Travail, 1885.

<sup>3</sup> La Femme et le socialisme, 1905.

<sup>4</sup> Wissen und Macht, 1872.

<sup>5</sup> Cf. Jaurès, L'armée nouvelle, Paris, Pion, 10/18.

inévitabile d'une alliance à long terme avec la fraction laïque de la bourgeoisie. La Hollande représente un cas un peu discordant : tandis que l'ex-pasteur et ami de Marx, le vieux lutteur Domela Nieuwenhuis, maintient vivantes les idées contestataires du socialisme utopique (école de Fourier et V. Considérant), à l'autre extrême du mouvement ouvrier, le réformiste Troelstra propose l'abandon pur et simple de la lutte laïque elle-même, pour ne pas indisposer les ouvriers chrétiens. Mais Troelstra n'a que vingt ans de avance sur la social-démocratie allemande et sur le Schulz ministre des années 20... En Suisse, Robert Seidel produit une des rares analyses de toute la période, consacrée, non pas seulement à démonter et à critiquer l'école capitaliste (comme Schulz et Rühle, son pendant gauchiste, ont su le faire brillamment à plusieurs reprises), mais aussi à réfléchir sur l'école socialiste de revenir, sans dépasser d'ailleurs les intuitions de Marx, vieilles de vingt ans<sup>6</sup>.

En Italie et en Autriche, de grands marxistes universitaires (Labriola, Max Adler) posent avec une rigueur certaine le problème de la muraille de Chine qui sépare le travail et le savoir, mais sans remettre en cause ce savoir tel qu'il est élaboré et transmis dans les universités européennes. Ce qui les conduit, en toute innocence, à des solutions réformistes et utopiques tout à la fois, dont les grandes « universités ouvrières » de Vienne et de Bologne sont le symbole en leur temps prestigieux.

Comme l'a bien montré le pénétrant analyste du mouvement ouvrier que fut Robert Michels<sup>7</sup> de telles institutions sont davantage le symptôme et la solution de contradictions opposant la grande bourgeoisie et le « prolétariat intellectuel » (l'« intelligentsia prolétaroïde » de Max Weber) qu'une conquête par la classe ouvrière d'un appareil d'enseignement qui lui soit propre. Les « prolétaires intellectuels » (Kautsky l'avait assez bien vu dans son célèbre essai sur les intellectuels de 1895<sup>8</sup>), ont volontiers tendance à se servir du mouvement ouvrier pour y trouver un pouvoir politique ou idéologique que la grande bourgeoisie leur refuse dans ses institutions « légitimes ». On connaît la célèbre philippique de Marx en 1873, dans une circulaire de l'Internationale dirigée contre les bakouninistes : « *Toutes les prétendues sections de l'Internationale italienne sont conduites par des avocats sans cause, des médecins sans malades et sans science, des étudiants de billard, des commis-voyageurs et autres employés de commerce, et principalement des journalistes de la petite presse [ ... ]. C'est en s'emparant de tous les postes officiels des sections que l'Alliance parvint à forcer les ouvriers italiens, pour entrer en communication entre eux et avec les autres conseils de l'Internationale, à passer par les mains des déclassés alliancistes qui, dans l'Internationale, retrouvaient une carrière et une issue.* » Marx lui-même ayant maintes fois montré que la petite bourgeoisie ne peut, en tant que force sociale, avoir que l'illusion de l'autonomie, mais qu'elle agit toujours en fin de compte au profit d'une des deux classes fondamentales, bourgeoisie ou prolétariat, et le plus souvent au profit de la première, on est fondé à compléter ces lignes de Marx par celles du trop méconnu G. Sorel : « *Ainsi l'instinct de révolte des pauvres peut servir de base à la formation d'un État populaire composé de bourgeois qui désirent continuer la vie bourgeoise, qui maintiennent les idéologies bourgeoises, mais qui se donnent comme les mandataires du prolétariat* ». Si l'on remplace dans cette citation des *Matériaux pour une théorie du prolétariat* le mot État par le mot école (ou université) on aura une description exacte de la pensée profonde de la plupart des socialistes d'alors, marxistes orthodoxes et révisionnistes fraternellement confondus. Qu'est-ce qui, en effet, ressemble plus aux universités populaires françaises des années de l'affaire Dreyfus, organisées par des positivistes, des socialistes « intégraux » et des jeunes durkheimiens que l'*Arbeiteruniversität* de Vienne, si ce n'est qu'on fonde la science du mouvement ouvrier sur Kant dans celle-ci, plutôt que sur Comte dans, , celle-là. Qu'est-ce qui ressemble plus aux vues de Kautsky, que nous reproduisons par ailleurs, sur l'école de l'avenir, celles de l'ultra-révisionniste Georges Renard dans son livre diffusé en France que *La Révolution sociale en Allemagne*). Régime socialiste ? Les deux exposés disent en fait la

---

<sup>6</sup> Seule pratique effective de la social-démocratie à l'époque : 1.1 composition de contre-manuels.

<sup>7</sup> B. Michels, *Le prolétariat et la bourgeoisie dans le parti socialiste italien*, 1908.

<sup>8</sup> K. KAUTSKY, *Socialisme et carrières libérales*, 1895.

même chose : l'école est éternelle; dans le régime socialiste, les professeurs seront vraiment respectés, l'école aura de vrais moyens pour accomplir sa mission universelle, etc.

Redescendons de ces hauteurs, Nous verrons dans un instant au Prix de quelle rechute dans les idéologies les plus plates de l'évolution historique, les intellectuels bourgeois promus magisters à fêruler du mouvement ouvrier, peuvent penser leur capitulation béate devant la dictature culturelle de la bourgeoisie. On peut trouver une critique impitoyable et lucide de l'université allemande et de la culture wilhelminienne chez Nietzsche plutôt que chez Kautsky : C'est là un fait empirique dont les raisons profondes méritent d'être recherchées. Mais le mouvement ouvrier, ce n'est pas ses idéologues, c'est avant tout la classe ouvrière elle-même, Où et quand s'exprime, à l'époque de la deuxième Internationale, le discours ouvrier qui fleurissait abondamment sous le second Empire ?

Il ne subsiste à vrai dire que dans certains discours ressortissant à ce qu'on peut appeler l'anarchisme ouvrier par opposition à un anarchisme des intellectuels qui est, tout à l'opposé le meilleur vecteur des idéologies romantiques de la culture et de la contestation aristocratique. En France, ce refus de l'école de classe proclamé bien haut par les « anars » tranche de manière peu discutable, par sa netteté et sa lucidité, avec l'acquiescement maussade des guesdistes ou le crétinisme triomphaliste-laïciste des jaoussiens. La C.G.T. de Pelloutier et de Griffuelhes, largement nourrie dictées libertaires-communistes à la Kropotkine, essaya même de mettre sur pied des appareils éducatifs contrôlés par les ouvriers eux-mêmes, et qui n'étaient autres qu'une extension pédagogique des Bourses du travail. Comme l'écrit Fernand Pelloutier<sup>9</sup> : « *Voilà donc l'état nouveau à quoi doivent se préparer les Bourses du travail en étudiant les régions qu'elles embrassent - ressources industrielles, zones de culture, densité de la population - en devenant des écoles de propagande, d'administration et détache, en se rendant, pour tout dire en un mot capables de supprimer et de remplacer l'organisation sociale existante* » Notons au passage que ces idées syndicalistes-révolutionnaires de construction par la classe ouvrière d'institutions qui lui soient propres et qui la préparent à la rupture révolutionnaire et à l'exercice d'un type de pouvoir entièrement nouveau, réapparaîtront plus tard dans la pensée de Gramsci et la pratique de l'*Ordine Nuovo* (Turin 1920) à travers Sorel et surtout le grand leader syndicaliste américain (des I.W.W.) Daniel de Léon. En tout cas, en est en présence d'une conception de l'auto-éducation du prolétariat bien différente de celle des austro-marxistes et qui s'y oppose même radicalement. Pour ces derniers (Max Adler, Otto Bauer) la *Selbstaufklärung* ne signifie nullement une remise en cause de l'école bourgeoise en tant qu'appareil, mais plutôt l'avènement d'une école rationnelle et humaine, fondée sur des valeurs transcendantes aux classes en lutte (l'éthique kantienne, l'« objectivité » de la science) et soumise au principe de l'auto-gestion.

L'école en Autriche étant mal dégagée de emprise cléricale, le parti organise les instituteurs – qui, eux, sont en majorité d'idéologie laïque militante (et ils fournissent même, fait qui a son importance, une grande partie de ses membres et surtout de ses cadres à la social-démocratie d'Autriche-Hongrie) par la médiation de leur puissant syndicat. L'université ouvrière ne se présente donc pas comme une institution de classe préfigurant un mode nouveau de production et de transmission du savoir, mais comme une espèce de « cabinet fantôme » de l'enseignement, destiné à faire tâche d'huile lorsque les fameux 51 % d'électeurs auront démocratiquement porté les socialistes et leurs alliés laïques au pouvoir.

En Italie où la situation est un peu semblable, et les universités ouvrières florissantes (elles inspireront même la tendance « machiste » des émigrés bolcheviks vers 1908<sup>10</sup>), cette ligne profondément réformiste et d'acceptation des modèles de reproduction idéologique dit vieux monde servira de toile de fond au fameux « débat culturel » qui secoue les jeunesses socialistes italiennes en 1912, avec Tasca et Bordiga comme

<sup>9</sup> Pelloutier Histoire des Bourses du travail, Gordon and Breach, 1971

<sup>10</sup> Cf. l'introduction aux textes du Proletkult, p. 271.

principaux protagonistes. La question était de savoir si la conscience socialiste doit naître de l'éducation politique dans le parti comme le soutenait Bordiga, après Kautsky (et comme le Lénine de *Que Faire ?*) ou si une « révolution culturelle » tous azimuts doit être menée pour conduire au combat une classe entièrement rénovée (position de Tasca). Evoquer ce genre de débats n'a rien d'académique, car ils préparent directement aussi bien les pratiques de *l'Ordine Nuovo* gramscien déjà cité, que celles de la Jeunesse socialiste libre d'Allemagne, influencée par Karl Liebknecht (un des seuls adversaires intransigeants de l'école capitaliste en Allemagne avant 1914) ou du Proletkult russe international, bref tout ce qui fera l'originalité historique et l'immense portée politique du « front culturel rouge » du Komintern naissant. Mais revenons, car elles auront malheureusement la vie très dure, justement au sein de ce même Komintern, aux platitudes de la IIe Internationale.

L'important n'est d'ailleurs pas dans l'appareillage théorique, les prémisses, mais dans les conclusions. Commençons donc par l'aboutissement de tous les discours culturels du marxisme orthodoxe : la théorie de la maturité. Interprétant de façon ultra-mécaniste la thèse de Marx, selon laquelle aucun mode de production ne disparaît avant d'avoir épuisé son rôle historique<sup>11</sup>, les penseurs de la II Internationale couvrent leur attentisme politique foncier, leur refus de la révolution en un mot, de considérations « scientifique » sur la « maturité des conditions objectives ».

Ces conditions sont de deux ordres : économiques et psychologiques. Selon l'accent mis sur l'une ou l'autre catégorie, on peut reconnaître une tendance plutôt « catastrophique » (qui attend le salut d'une crise insurmontable du capitalisme) ou une tendance « volontariste » (qui insiste plutôt sur l'éducation de la classe et du peuple pour préparer le petit coup de pouce, pacifique et parlementaire, final). Plus la guerre de 1914 se rapproche, plus l'impérialisme étend son ombre sur le capitalisme européen, et plus c'est la seconde option qui s'impose, soit sous une forme droitière (Kautsky et sa théorie du « grignotage »), centriste (les austro-marxistes et leur idéalisme pédagogique) ou « gauchiste » (Rosa et la « grève de masses » comme véritable préparation psychologique du prolétariat aux conditions de l'affrontement non pacifique

Bien qu'elles n'aient pas la même portée politique – ce que la pratique confirmera de 1914 au spartakisme –, ces diverses interprétations de la théorie de la maturité ont un fondement commun. Ce fondement, c'est le marxisme de l'idéologie allemande et de l'Introduction à la critique, qui à bien des égards est différent du marxisme du Capital, en tant que science de l'histoire. Dans ce marxisme mal dégagé des schémas métaphysiques de Schelling ou de Hegel, les forces productives, entendues comme le capital technique de l'humanité, s'accumulant d'âge en âge depuis le silex du néanderthalien jusqu'à la machine à vapeur, sont le véritable sujet de l'histoire. Comme « l'idée » de Hegel poursuit son auto-développement inconscient à travers les différentes « figures » de l'histoire universelle, jusqu'à un but final fixé de toute éternité, qui est l'Etat rationnel-moderne de Napoléon ou du roi de Prusse, les « forces productives » poursuivent, de mode de production en mode de production, une longue marche qui mènera à leur plein développement dans le socialisme et le communisme. C'est parce que le capitalisme est incapable de permettre cet épanouissement de forces dont il a su, pourtant, provoquer l'essor, qu'il est historiquement condamné. Il est devenu un frein, et les forces productives se « révolteront » contre lui.

On voit immédiatement que dans cette nouvelle théologie de l'histoire, imprégnée du darwinisme vulgaire dominant dans l'idéologie scientiste de 1880, le prolétariat et, en général, les classes sociales sont réduits au rôle subalterne d'accoucheurs de la nécessité historique immanente au développement économique : le politique et l'idéologique disparaissent. Il est de la plus grande importance pour notre sujet que la « culture » soit pour ce marxisme-là une catégorie particulière des forces productives. En effet, à côté des instruments matériels et de leur mise en œuvre il y a le capital de connaissances et de savoir-faire qui mesure la distance entre les peuples « évolués » et les autres<sup>12</sup>. Y ne faut pas que ce capital-là se gaspille car, à l'instar de tout positivisme,

<sup>11</sup> K. Marx Introduction à la critique de l'économie politique.

<sup>12</sup> Naturvölker / Kulturvölker

le « marxisme orthodoxe » de la deuxième Internationale a besoin d'un fondement éthique. Au prix de ce « supplément d'âme », on pense exorciser le spectre du « matérialisme grossier » qui chiffonne les intellectuels bourgeois de bonne volonté. Kautsky ou Max Adler<sup>13</sup> noirciront des centaines de pages pour se laver de ce soupçon infamant en montrant que le socialisme tel qu'ils le conçoivent est plus attaché à la culture bourgeoise que la bourgeoisie elle-même ! Thème promis à un grand avenir, surtout après 1934... L'essentiel est que les forces productives sont conçues (en rupture totale avec le Marx du Capital) comme des entités absolument indépendantes des rapports de production, comme des choses douées d'une vie propre, qu'on peut s'approprier comme on conquiert un territoire, alors qu'elles sont des rapports sociaux dont la conservation ou la suppression représente justement un choix politique crucial pour toute société de transition.

On comprend mieux maintenant, au moins au niveau théorique, pourquoi les « orthodoxes » ne pouvaient absolument pas saisir l'école comme lieu de reproduction de l'idéologie bourgeoise, mais y voyaient avant tout le précieux conservatoire de la science (à la seule condition qu'il s'agisse d'une école rationnelle, laïque). La question du pouvoir ne s'énonçait donc pas pour eux : bourgeoisie ou prolétariat, mais (comme pour Blanqui) Ténèbres ou Raison.

Cependant l'évanouissement des aspirations prolétariennes à l'école du travail, à l'enseignement polytechnique ouvrier indépendant de l'État ne peut s'expliquer comme un simple « glissement » la mise sous le boisseau par des chefs opportunistes d'une doctrine par ailleurs défendue et diffusée par une opposition se tenant sur de fermes positions de classe. La question de l'école diffère profondément, à cet égard, de la question coloniale, par exemple, où l'attitude provocatrice de quelques « socialistes » ouvertement colonialistes et racistes appelait immédiatement sa réfutation. S'il y a un consensus sur l'école et la culture dans le mouvement ouvrier marxiste des années 1890-1914, sa signification est toute différente : les « fous », ce sont les quelques « gauchistes » se réclamant de Marx ou anarchistes, disciples de Kropotkine (ce qui ne représente pas, la totalité des libertaires, loin de là) qui, avant de réclamer le « droit à l'instruction » osent encore s'interroger sur le contenu et l'efficacité de cette instruction quand elle est dispensée par l'État des exploitateurs, quand sa parenté – sa collusion – avec l'instruction militaire, saute aux yeux, comme l'ont montré avec force Jules Guesde avant l'unification et Karl Liebknecht. Le fameux fondateur du socialisme organisé en Allemagne, Ferdinand Lassalle (1825-1864), « l'union de la science et de la classe ouvrière », représente le sentiment général explicitement partagé par Kautsky comme par Bernstein, par Labriola comme Plekhanov. Ils ont intérêt à développer ces constatations et d'indiquer comment elles jettent une lumière crue sur un des secrets les mieux gardés de l'époque (il le fut pratiquement jusqu'à l'effondrement de 1914, ce, même pour un homme aussi perspicace et peu dupe des discours que Lénine) : le marxisme de la IIe Internationale était devenu un marxisme bourgeois ! Ce qui était vrai du « marxisme-légal » des Strouvé et des Tugan-Baranovski en Russie, l'était aussi des gardiens sourcilleux de l'orthodoxie qui pontifiaient dans les austères colonnes de l'hebdomadaire *Neue Zeit*. Eux aussi, les Kautsky, les Cunow, les Bebel, tout en continuant à développer souvent le matérialisme historique sur des points spécialisés de manière féconde et originale, faisaient du marxisme dans son ensemble, non plus l'arme théorique de la révolution, mais un « brouet éclectique » pour une politique de collaboration de classes et d'attentisme légaliste masquée sous une défense intransigeante des principes. Mais nous savons que, dans la question de l'école au stade impérialiste – le stade de la scolarisation de masse –, il n'y avait pas ces principes, et pour cause. Excellente occasion pour nos théoriciens d'en créer de toutes pièces, et de nous montrer concrètement leur aptitude étonnante, égale à celle des marxistes bourgeois de tous temps et de tous pays, à faire feu de tout bois (idéaliste, pris dans l'arsenal inépuisable des pseudo-sciences universitaires) pour « boucher les trous » du marxisme...

---

<sup>13</sup> M. ADLER, *Le Socialisme et les intellectuels*, Vienne, 1910.

Dès le retour de la S.P.D. à la vie légale, en 1890, on mesure l'ampleur de l'« enrichissement » apporté. Pas seulement à l'occasion du programme d'Erfurt (1891) critiqué par Engels, et où ne figure plus la moindre allusion, même verbale, à la spécificité de l'école prolétarienne future, mais aussi à propos des résolutions du congrès international de Londres (1896) et, entre autres, de ce paragraphe, pourtant étonnant :

*« ... Il est du devoir primordial des pouvoirs publics de chaque pays d'établir un système complet d'enseignement et d'éducation physique, scientifique, artistique, technique (travaux manuels), depuis le jardin d'enfants jusque et y compris l'université; ces établissements doivent être absolument gratuits ; nous réclamons des cantines scolaires, l'élévation à seize ans de l'âge minimum où le travail des enfants pourra être autorisé dans l'industrie ; une entente internationale pour la législation de l'enfance. »*

Nulle trace ici donc point de vue de classe, même verbal. Man et même Fourier ou Proudhon sont bien loin. Ce qui va pouvoir désormais se donner libre cours, à l'abri de ce programme vaguement philanthropique, c'est le chauvinisme culturel, l'idéologie de la réconciliation nationale par la culture nationale que partagent toutes les « couches du peuple ». Le temps n'est plus déjà loin où, renouent hardiment avec Lassalle et Blanqui, les grands partis social-démocrate d'après-guerre pourront abandonner les derniers vestiges de contestation prolétarienne des appareils hégémoniques de la bourgeoisie et proclameront avec Henri de Man, le toujours alerte Bernstein, ou notre Léon Blum que « *le but du socialisme est un but culturel* ». Contre cette collaboration de classes soumettant les ouvriers organisés à la dictature des intellectuels bourgeois, la révolte éclate dès 1915 en même temps que contre le «socialisme de guerre» dont le chauvinisme culturel se révèle être un des meilleurs fourriers.